

ROMAN DE BAÏBARS

1. *Les Enfances de Baïbars*, Sindbad, 1985 ; Babel n° 327, 1998.
2. *Fleur des Truands*, Sindbad, 1986 ; Babel n° 328, 1998.
3. *Les Bas-Fonds du Caire*, Sindbad, 1986 ; Babel n° 329, 1998.
4. *La Chevauchée des fils d'Ismaïl*, Sindbad, 1987 ; Babel n° 330, 1998.
5. *La Trahison des émirs*, Sindbad, 1989.
6. *Meurtre au hammam*, Sindbad, 1990 ; Babel n° 1019, 2011.
7. *Rempart des pucelles*, Sindbad, 1992.
8. *La Revanche du maître des ruses*, Sindbad, 1996.
9. *Echec au roi de Rome*, Sindbad, 1997.
10. *Le Procès du moine maudit*, Sindbad, 1998.

Les manuscrits du *Roman de Baïbars* ont été collectés par M. Chafiq Imâm, ancien directeur du musée des Arts et Traditions populaires de Damas (palais Azem). Ses conseils nous ont été d'un grand secours pour l'établissement du texte et sa compréhension. Qu'il trouve ici le témoignage de notre reconnaissance.

Première publication :
Sindbad, 1989

© ACTES SUD, 2011
pour la présente édition
ISBN 978-2-7427-9128-6

ROMAN DE BAÏBARS / 5

LA TRAHISON DES ÉMIRS

traduit de l'arabe et annoté
par Georges Bohas et Jean-Patrick Guillaume

présenté par Jean-Patrick Guillaume

BABEL

PRÉSENTATION

LE ROMAN DE BAÏBARS

Ce livre est le cinquième volume du *Roman de Baïbars*, vaste fresque épico-romanesque élaborée et transmise par les conteurs populaires des grandes villes du Moyen-Orient arabe, dont il existe de nombreuses versions. Celle que nous donnons ici est fournie par un manuscrit alépin datant vraisemblablement du milieu du siècle dernier, et dont nous devons la découverte à Chafîq Imâm, qui fut longtemps conservateur du musée des Arts et traditions populaires de Damas. Ce manuscrit, le plus long qui soit actuellement connu, est aussi le plus réussi sur le plan littéraire, notamment grâce à la place qu'il accorde à la langue parlée – généralement bannie de l'usage écrit – dans toute sa diversité.

Ce roman repose sur un substrat historique, évidemment très déformé, embelli et romancé par des générations de conteurs ; en l'occurrence, il rapporte les aventures et le règne du sultan mamelouk Al-Malik Al-Zâhir Baïbars (1223 ?-1277) ; d'origine turco-mongole, d'abord esclave militaire (mamelouk) au

service du sultan d’Egypte Al-Malik Al-Sâlih, descendant de Saladin, le Baïbars historique joua un rôle important dans le coup d’Etat militaire par lequel les chefs mamelouks, qui constituaient le noyau dur de l’armée, confisquèrent le pouvoir à la mort d’Al-Malik Al-Sâlih (1249). Après s’être illustré à la bataille de Mansourah, où saint Louis fut fait prisonnier (1250), et à celle de ’Ayn Jalout qui donna un coup d’arrêt décisif aux invasions mongoles (voir ci-dessous), il prit le pouvoir après avoir exécuté son prédécesseur (1260). Marqué par de nombreuses campagnes contre les Croisés, qui tenaient encore une partie de la côte syrienne, et contre les Mongols, mais aussi par de grands travaux visant à restaurer un Etat fort et centralisé, son règne, qui se poursuivit jusqu’à sa mort en 1277 marqua le commencement véritable du sultanat mamelouk de Syrie-Egypte, qui allait durer jusqu’en 1517, date où il tomba sous les coups de l’Empire ottoman.

LES INVASIONS MONGOLES

Dans ce volume apparaît pour la première fois un thème qui sera appelé à jouer un rôle non négligeable dans le *Roman* : il s’agit des campagnes menées par Baïbars contre l’empereur des “Persans adorateurs du feu”, l’abominable khan Halawoun. Comme c’est souvent le cas dans la littérature populaire arabe, ce thème correspond à un événement historique précis : les invasions mongoles qui, de 1220 à 1258,

ravagèrent l'Iran, l'Iraq et une bonne partie de la Syrie. Halawoun n'est d'ailleurs rien d'autre que la transcription arabe, courante dès l'époque, du nom du chef de cette expédition, Hülegü (1217 ?-1265), petit-fils de Gengis-khan, et fondateur de la dynastie des Il-khans qui régna sur l'Iran et l'Iraq jusqu'en 1353.

Outre le Moyen-Orient, ces invasions affectèrent d'ailleurs la majeure partie de l'Asie et l'Europe de l'Est ; en quelques décennies, elles construisirent un immense empire qui s'étendait depuis la Chine jusqu'à l'Ukraine et du Pendjab aux limites de la forêt sibérienne, suscitant dans toutes ces régions un brassage ethnique et culturel sans précédent.

Si ces invasions, pour n'avoir guère affecté l'Europe de l'Ouest, sont en général assez imparfaitement connues chez nous, tout le monde ou presque a entendu parler de celui qui en fut l'initiateur, Gengis-khan. Celui-ci, de son vrai nom Temûjîn (Gengis-khan est en réalité son titre impérial), naquit vers le milieu du XII^e siècle (entre 1155 et 1167 selon les sources) dans la steppe de Mongolie, alors peuplée de tribus nomades autonomes et sans unité politique. Ses origines et sa jeunesse, qui ne sont connues que par des traditions légendaires, rappellent étrangement celles que le *Roman* attribue à Baïbars ; fils d'un chef de tribu, il subit, après la mort de son père, les persécutions de ses oncles et, à peine adolescent, se vit condamner à une vie errante et misérable.

Quoi qu'il en soit, le Temûjîn "historique" apparaît tout d'abord sous l'aspect d'un soldat de fortune

au service du khan de la tribu des Keraït, pour le compte de qui il s'occupa tout d'abord à soumettre les tribus indépendantes de la région, avant de se retourner contre lui en 1203 et de prendre le pouvoir à sa place. En 1206, ayant achevé d'unifier l'Asie centrale sous son commandement, il prit le titre de Gengis-khan (khan suprême).

Un "empire des steppes" comme celui qu'il venait constituer était avant tout une formidable machine de guerre dirigée contre les régions sédentaires voisines ; c'est là un phénomène récurrent dans l'histoire mondiale depuis Attila et bien avant lui. Mais le mouvement lancé par Gengis-khan, et poursuivi par ses successeurs, devait atteindre une ampleur jusque-là inégalée, et qui n'aurait d'ailleurs plus d'équivalent par la suite.

Ce fut tout d'abord la Chine du Nord qui, à partir de 1211, subit l'assaut des hordes mongoles : en 1215, Pékin fut prise après un long siège, et livrée huit jours durant au pillage et au massacre. La Chine du Sud, en revanche, résista plus longtemps ; elle ne devait se soumettre totalement qu'en 1279, sous le règne d'un petit-fils de Gengis-khan, Qubilay-khan, le protecteur de Marco Polo. Mais, dans l'immédiat, après le nord de la Chine, c'est vers le Moyen-Orient musulman que devait se tourner l'appétit de conquêtes de Gengis-khan.

Cette région était alors divisée en trois grandes entités politiques. Depuis le Syr-Daria, fleuve qui

se jette dans la mer d'Aral (le Jaxarte des géographes de l'Antiquité) aux limites du Pendjab, et de là jusqu'au rebord occidental du plateau iranien, s'étendait l'empire des Khwârezmchâhs, dont la base économique et le cœur historique étaient constitués par la vallée de l'Amou-Darya (ou Oxus) ; les lecteurs du *Roman* connaissent bien cette région, qui est donnée comme la patrie de Baïbars. De constitution relativement récente, cet empire, qui était alors la principale puissance musulmane, du moins en étendue, se présentait comme héritier de l'empire seldjouqide, fondé au XI^e siècle par des Türks nomades venus d'Asie centrale, et qui occupait à peu près la même aire géographique.

L'ambition des Khwârezmchâhs se heurtait cependant à celle d'une seconde puissance, le khalifat abbasside de Bagdad. Soumis depuis le milieu du X^e siècle à la tutelle respectueuse mais encombrante des conquérants bûyides, originaires du nord de l'Iran, puis, vers le milieu du XI^e siècle, à celle des Türks seldjouqides, le khalife, chef suprême en titre de la communauté musulmane, s'était vu longtemps relégué dans des fonctions simplement honorifiques, qui consistaient pour l'essentiel à légitimer après coup les différents chefs locaux qui apparaissaient ici ou là, en leur donnant une délégation purement formelle pour gouverner en leur nom le territoire qu'ils possédaient déjà de fait. A la fin du XII^e siècle, cependant, l'effritement du pouvoir seldjouqide avait fourni l'occasion d'un redressement du khalifat ; sous le long règne d'Al-Nâsir (1180-1225), souverain

énergique et réaliste, il avait pu, d'une part, établir sa domination directe sur tout l'Iraq et une bonne moitié de la haute Mésopotamie, et, d'autre part, grâce à une intense activité diplomatique, reconquérir un prestige et une autorité morale incontestables, qui lui permettaient souvent d'imposer son arbitrage dans les conflits internes ou externes des puissances voisines.

La troisième puissance était constituée par la dynastie ayyoubide, qui tenait l'Egypte et la Syrie. Fondée par Saladin en 1171, son principal objectif, à l'origine, était de contenir et de repousser les Croisés, dont elle encerclait les possessions sur la côte méditerranéenne. Dans la première moitié du XIII^e siècle, elle était plus ou moins tombée en décadence, le pouvoir étant l'enjeu de luttes de clan entre les chefs ayyoubides ; au reste, le souverain ne régnait effectivement que sur l'Egypte, la Syrie étant le plus souvent morcelée en petites principautés indépendantes opposées par des conflits perpétuels. L'une des particularités de ce régime était le rôle important qu'y jouaient, surtout vers la fin, les mamelouks qui formaient le noyau dur de l'armée et l'entourage du souverain. A la mort d'Al-Malik Al-Sâlih, en 1249, ces mamelouks, profitant de l'incapacité de son successeur, l'insignifiant Turânehâh, devaient s'emparer du pouvoir ; cet épisode formera d'ailleurs la trame historique du volume suivant (et constituera par conséquent la pièce de résistance de sa "Présentation", si Dieu me prête vie).